

Le Roman des Romands 2010-2011
2e édition

Quand j'avais 17 ans,
par Sylviane Chatelain

Le train s'insinuait dans la lumière grise de cette fin de dimanche. Ici et là des lampes s'allumaient derrière les fenêtres. C'était l'heure où, d'habitude, je m'installais à la table de la cuisine, mon père en face de moi, ma mère à ma gauche. Ce soir ils étaient seuls, je l'étais aussi, séparée d'eux, de la maison où j'avais toujours vécu. Et c'est alors que j'ai senti cette secousse inattendue, la brûlure, la douleur d'une déchirure, comme si le train avait déroulé derrière lui une longue et souple corde, qu'elle s'était tendue peu à peu et venait de se rompre dans un claquement sec pour me précipiter dans une course éperdue, dans le fracas affolé des roues qui martelaient encore et encore les mêmes mots, plus jamais, jamais plus. Bien sûr, jusqu'à cet instant, je n'avais cessé de changer, de me transformer, une lente et souvent difficile métamorphose, mais ce jour-là c'était différent, arrachée à mon cocon, je battais des ailes, effarée, des ailes dont je doutais tout à coup de savoir me servir. J'avais découvert la cruauté du temps, de toutes les fins, j'étais en deuil de mon enfance, de tout ce qu'il me faudrait perdre encore, qui ne reviendrait plus. Plus jamais.

Je me suis retrouvée avec ma valise devant une porte inconnue. Et puis dans un couloir étroit et sombre d'où avait émergé une apparition surprenante, celle de ma logeuse, en peignoir, un turban autour de la tête, la peau luisante comme si elle venait d'y étaler une épaisse couche de crème, un chat tigré enroulé, malgré son embonpoint, autour de ses chevilles. Tous les trois ensuite sur le seuil de ma nouvelle chambre.

Je me suis avancée, éblouie, incrédule. La pièce qui m'était destinée, qui allait devenir ma tanière, mon refuge, mon château de papier et de mots, mon royaume, était entièrement tapissée de livres, tous, mais avais-je bien compris, à ma disposition...
... si j'aimais lire.

À quel point j'aimais lire, est-ce qu'elle ne le savait pas déjà, elle, la magicienne, qui gagnait sa vie en tirant les cartes dans la chambre d'à côté, elle que j'ai cru voir un jour penchée sur une boule de cristal où se reflétaient son turban et les moustaches de son chat ?

Je passais mes journées à l'École des Beaux-Arts. Je dessinais, je peignais. Mes camarades parlaient de Dylan et de Joan Baez, de Mao, de la nécessité de la révolution, du retour à la terre, d'amour libre, de vie en communauté. Je les écoutais, mais c'est à eux que je pensais, eux que j'avais hâte de rejoindre. La main tendue vers eux dès mon retour. Leur habit de cuir, leur odeur d'encre et de poussière, leurs voix qui exigeaient d'être entendues, qui attendaient que je tourne la première page pour m'entraîner dans d'autres temps, d'autres lieux, d'autres mémoires.

C'est à cette communauté-là que j'appartenais, peuplée d'une multitude de compagnons qui m'escortaient dans leurs labyrinthes, jusque dans les recoins les plus obscurs qui étaient aussi les miens. Et le monde où nous nous aventurons ensemble était trop chargé d'ans et d'expériences, trop lucide pour me permettre de partager sans réserve les rêves de mes amis, pour ne pas me faire soupçonner les discordances, les désillusions qui surviendraient bientôt.

La magicienne a enfin obtenu l'appartement subventionné qu'elle réclamait depuis longtemps. Après les vacances d'été, j'ai emménagé dans une nouvelle chambre. Aux murs nus.

Mais, plus tard, c'est encore de livres, de mots que, inlassablement, j'ai comblé les vides et bâti, par-dessus, les murs de mes logis, de ma vie.